

# Dis, tu m'aimes ?

---

- Dis, tu m'aimes ?
- Oui, bien sûr !
- Dis le alors que tu m'aimes !
- Ben je te le dis ! Mais je ne vais pas le répéter tout le temps !
- C'est ça, va !

\*

J'ai quarante deux ans, je fais un métier qui me passionne, j'ai de la chance. Je suis agent immobilier et je visite de belles demeures ou des petits bouibouis toute la journée.

Quatre vingt dix... Soixante... Quatre vingt dix... Non, ce ne sont pas les mesures du coin cuisine de mon dernier studio à vendre, ce sont mes mensurations... Vous trouvez qu'elles sont parfaites ? Moi aussi ! J'aurais pu être mannequin, avec ma p'tite gueule d'amour qui ne gâche rien. Enfin, ce n'est pas moi qui le dis ; la gent masculine se charge bien de me le faire savoir.

J'ai quarante deux ans, je m'appelle Ella, je traîne dans cette ville que j'ai découverte il y a peu, au fil de mes explorations... Je cherchais depuis longtemps et j'ai trouvé. Moi, j'habitais et je travaillais à quatre vingt kilomètres de là. Mais je suis venue m'installer ici, j'ai emménagé hier, dans un petit meublé juste au-dessus du café de l'Atelier. Ma fenêtre donne sur sa terrasse. Ce matin, il y avait là quelques habitués, ça criait, ça riait, belle ambiance. Mais j'espère que le soir est plus calme ! J'ai aussi une jolie vue sur le quartier, en particulier sur la maison de la « vieille peau d'en face » si j'ai bien compris les commentaires des piliers de bar juste en-dessous de moi. Peut-être irai-je la démarcher, on ne sait jamais, des fois qu'elle aurait envie de vendre ! Parce que bientôt j'ouvrirai mon agence immobilière ici.

Elle est plaisante cette rue où je vagabonde, avec ses petits commerces. Elle descend à la plage. C'est le meilleur endroit pour rencontrer toute la ville. Tiens, par exemple cette jeune femme que j'aperçois sur le pas de la porte de la « vieille »... Nous nous saluons de loin d'un léger hochement de tête... Elle a tout d'une infirmière, avec sa petite sacoche de cuir noir et sa voiture souvent mal garée juste devant le domicile de ses patients... En tous cas, elle n'a pas l'air très joyeux ni d'être vraiment du coin. Un peu comme moi, quoi ! Ce sera peut-être une future cliente ?

Les embruns embaument l'atmosphère, portés par un léger vent d'océan. Un carré Hermès noué en fichu sur la tête me protège, tout comme mes lunettes noires... Star incognito ! Sur ma droite, surplombant les toits d'ardoise, j'aperçois le clocher de la paroisse. Saint Patrice est une vieille église du seizième siècle, pierres de taille, gargouilles et jolis vitraux. J'hésite entre la saine mer et le saint père. Finalement, l'orgue m'attire tandis que c'est du gospel qui ravit mes oreilles. Je ne fréquente pas ce lieu d'habitude, mais ma vie a pris une drôle de tournure depuis quelques temps. J'ai besoin d'en parler. Mais pas à n'importe qui... Pour l'instant, je dois attendre la fin de l'office. Quand c'est terminé, le prêtre jette un œil vers les bancs près du confessionnal, c'est là que je patiente.

Lorsqu'il s'approche, il a l'air étonné de ma tenue mais il n'insiste pas. Nous nous saluons, sa sérénité m'apaise, et il me fait signe de passer derrière la tenture de velours pourpre sensée m'isoler. Je devrai parler tout bas alors...

Agenouillée au prie-Dieu, j'appuie mon front contre l'espèce de moucharabieh qui me sépare de l'homme de foi. Ainsi, tête baissée, je me sens protégée dans mon cocon de soie, et à son invite, je me déleste dans la pénombre.

— Depuis quelques semaines, je fais des trucs bizarres...

— Quels « trucs » ? Vous pouvez parler sans crainte, aucun jugement ne sera porté sur vous...

— C'est-à-dire que comme je suis assez libre par mon travail, je passe quelque fois deux ou trois jours sans aller à l'agence, parce que...

Après une courte pause, je sens que ma voix et mon histoire attirent son attention...

\*

Les faits sont toujours les mêmes. Je m'installe au volant de ma voiture, prête à rentrer chez moi, après une journée de travail agréable mais harassante avec beaucoup de visites. Je parcours quelques kilomètres de façon automatique. La tête ailleurs, mais sans penser à rien... Le léger ronflement automobile me berce et le cordon d'asphalte m'hypnotise. C'est à ce moment là, sans crier gare, qu'une force incoercible s'empare de moi... Je ne peux pas faire autrement qu'obéir, je ne maîtrise plus rien du tout, mais je ne réagis même pas ! Et je loupe la sortie... Me voilà embarquée dans un « road-trip » dont je ne connais jamais la destination.

Mardi 20 h 05. Je me gare sur le parking de l'Australian Coffee, zone industrielle d'une ville moyenne - au vu de sa rocade - que je ne connais pas. Quelques enseignes sont encore allumées. Il y a aussi un restaurant asiatique ouvert. Un homme descend le rideau de fer de sa boutique un peu plus loin.

Je suis fatiguée, je me sens un peu vaseuse, j'ai roulé près de deux heures pour arriver là. En me dépliant de la voiture, j'observe mon reflet avantageux dans la portière. Je dois m'arranger un peu, mes mains ébouriffent ma tignasse caramel et chocolat, de longues mèches s'étalent sur mes épaules. Ma tenue de « working girl » est presque idéale pour une virée tardive : tailleur pantalon beige et noir, mais escarpins vernis ! Je respire l'air frais qui me requinque, la nuit n'est pas complètement tombée et toutes mes tensions s'anéantissent après quelques bouffées. Mon corps tout entier se redresse, en pleine possession de ses moyens, et tandis que j'avance vers le bar, il me semble percevoir des muscles jusqu'alors inconnus. Je me sens bien dans ma peau, ferme, agile. Je rentre le ventre que je palpe du plat de la main. Hum, je me sens tellement vivante ! La vie est belle, me dis-je en passant la porte.

Je suis happée par l'ambiance « Aussie ». Couleurs chaudes du bois massif, planches de surf suspendues sous le haut plafond, peintures aborigènes. Les crocodiles géants finissent de me dépayser. La salle est déserte sauf un groupe de jeunes gens qui chopinent leurs « Coopers<sup>1</sup> ». Ils m'envisagent, la fille avec eux lève son verre vers moi et me fait signe de les rejoindre. C'est à moi qu'elle s'adresse ? Je me retourne, personne. Lorsque je m'assois sur le banc, un des garçons pousse son bock devant moi, je le remercie d'un signe de tête, il s'en commande un autre. Au milieu de la table, ils ont étalé une carte IGN

---

<sup>1</sup> Bière australienne

locale. Plusieurs points stratégiques sont encerclés. Je les questionne et leur réponse me plaît.

— *C'est ce que tu es venue chercher*, murmure ma petite voix.

Ils acceptent de m'emmener avec eux. Quelques instants plus tard, nous sommes quatre et enfourchons les deux motos. Je me blottis contre mon pilote, nous nous sommes adoptés. Ma comparse pose la tête contre le sien et me sourit derrière sa visière. Je ne suis pas habituée aux amitiés instantanées, mais je me laisse aller à l'accepter sans arrière pensée. Sur les trials nous roulons un peu puis nous pénétrons un grand bois derrière lequel se trouve notre cible. Le bâtiment est grand, rectiligne, deux cubes aux couleurs grisées par le temps, posés au milieu de nulle part. On devine encore par endroit l'excellence passée du lieu, aujourd'hui envahi par une flore anarchique. Une ancienne clinique, dit ma nouvelle amie. Avant d'entrer, nous revêtons nos masques d'anonymes, puis nous nous engouffrons au rez-de-chaussée par une des grandes fenêtres qui n'a pas été murée. Un guichet à droite et des couloirs qui s'enfoncent dans l'obscurité. Les cloisons éventrées laissent pénétrer une lumière de plus en plus faible au fur et à mesure qu'on avance. Dans une armoire métallique d'un blanc jauni, des flacons brisés gisent sur les étagères dans une flaque séchée. Des tessons parsement le béton du sol... D'un seul coup, l'adrénaline au bout du cœur, je me demande ce que je fais là, rôdant dans une propriété privée, à l'intérieur d'un immeuble désaffecté, dont l'architecture en lambeaux m'inquiète. Si je m'interroge, mes camarades, eux, savent pourquoi ils enfreignent ainsi la loi. Murs tagués, ambiance désœuvrée, plafonds arrachés et sols jonchés de détritiques servent de toile de fond à leur créativité gloutonne d'Urbex<sup>2</sup>. Mes équipiers se photographient sur tous les champs, l'un sur un brancard branlant, l'autre les bras en croix au pied d'une toise presque effacée, ou allongé dans un tiroir inox à côté de tous les autres identiques...

— La grande faucheuse est passée par ici, sauvons-nous avant qu'elle ne revienne ! s'écrie l'un de mes compagnons.

Nous déguerpissons, chacun s'agrippant à l'autre pour le devancer, dans une joyeuse cavalcade.

Notre soirée se termine sous un porche du bâtiment où nous faisons du feu. Ces habitués de l'aventure ont prévu leur pique-nique qu'ils partagent avec moi. Bière et chips nous nourrissent tandis qu'ils alimentent les réseaux avec leurs formidables clichés.

Lorsque nous rentrons, je me serre très fort contre mon chauffeur. J'ai peur qu'il m'abandonne quand nous arriverons en ville.

— Tu m'invites chez toi ?

— C'est le boxon. Tu t'en fous ?

— Oui. J'ai juste envie d'être tout contre toi...

Intéressé par mon offre, il sécurise sa moto près d'un pylône, m'enlace, m'entraîne et m'embrasse avidement, en même temps que nous montons les escaliers. Nous avons juste le temps de passer la porte de l'appartement avant l'attentat à la pudeur. Nous nous étreignons, nous frottons, nous excitons, et nous empoignons, nous accolons. C'est brutal, direct et fort. Je n'en ressors pas indemne, mais je sais que dans quelques temps, je qualifierai ce moment de jouissif.

— *C'est ce que tu es venue chercher...* me rappelle ma petite voix.

---

<sup>2</sup> **Urbex (abrégié d'exploration urbaine)** : activité consistant à visiter des lieux construits par l'homme, abandonnés ou non, en général interdits d'accès ou tout du moins cachés ou difficiles d'accès.

Cette idylle durera quelques semaines, pendant lesquelles je les rejoindrai pour partir à l'assaut de nouveaux lieux désaffectés. Jusqu'au couperet final :

— Dis, tu m'aimes ?

— Ben...

— Ben quoi, tu m'aimes ou tu m'aimes pas ?

\*

Derrière la grille de l'isoloir, hochant la tête régulièrement, l'homme m'a écoutée sans m'interrompre.

— Pourquoi vous mettez-vous dans de telles situations ? Vous ne savez pas sur qui vous pouvez tomber ? C'est dangereux !

Je ne peux entendre ces propos et n'ai pas envie d'y répondre. Le mieux, c'est que je m'en aille, et c'est ce que je fais. Pourtant, j'ai trouvé l'oreille attentive qui me manque tant. De toute façon, j'habite ici maintenant, je reviendrai...

\*

Ça fait presque un mois que je ne suis pas partie à l'aventure.

Je suis rentrée sagement tous les soirs à la maison, sans aucune tristesse amoureuse.

Pourtant, s'il avait prononcé les mots merveilleux : « oui je t'aime Ella », j'aurais été la plus heureuse des femmes, me semble-t-il.

Malheureusement, cela ne s'est pas produit. Et comme à chaque fois que j'y séjourne trop longtemps, ce «chez-moi » tout vide commence à me peser.

Et l'horrible petite voix m'assaille continuellement des réponses aux questions que je ne veux pas me poser !

— Oui, c'est vrai, j'aurais pu vivre une petite vie bien rangée...

— Oui, c'est vrai, j'aurais dû accepter d'épouser ce garçon... Mais ce n'était pas lui que j'aimais, et il était ennuyeux au possible !

La petite voix me torture encore :

— *Qu'as-tu à répondre quant aux situations dangereuses où tu t'engages si souvent ? Qui veux-tu punir en te dépravant ainsi ?*

— Mais laisse-moi tranquille ! Arrête ! J'ai la tête qui va exploser à ressasser le passé...

— *Que fais-tu avec ce prêtre ? Tu as l'intention de tout lui raconter ? Parce que pour l'instant, il ne connaît que le versant modéré de tes virées nocturnes !*

Je n'en peux plus de cette inquisition. Impossible de suivre le programme télé qui défile pourtant devant moi. Il est vingt deux heures. Le sommeil sera mon meilleur allié des prochaines heures, et je le gave à coup de somnifère. Bientôt le silence dans ma tête...

Le lendemain, je sens une boule d'énergie véhémence en moi : *cherche donc ce qui te manque, et trouve-le à tous prix*, m'assène la petite voix. J'obéis sans broncher, m'engouffrant dans une course auto-décadente.

Je n'ai pas beaucoup travaillé ces derniers temps, alors il faut que je rentre quelques affaires supplémentaires dans mon dossier « à vendre ». C'est sans doute le meilleur prétexte à mes échappées routières...

Vendredi, 21h30. J'ai encore dévié de mon trajet de retour à domicile et j'erre aux abords d'une forêt. Je roule lentement, un panneau m'indique son nom : forêt de

Malmifait<sup>3</sup>. Des gens s'affairent à l'orée du bois, près de leurs véhicules. On dirait qu'ils se déguisent. C'est suffisamment surprenant pour que je m'arrête. Je m'apprête à sortir, non sans avoir vérifié mon allure d'un rapide coup d'œil dans le rétro. Je ne suis pas habillée pour une rando, j'ai revêtu une simple robe ce matin sur ma peau nue et des sandales de corde. Ma petite voix veut me dire quelque chose, mais je la devance : *« oui, tu as raison, c'est ce moment là que j'aime tout particulièrement : l'inconnu, le risque, l'inconvenance et la verdeur de mon sang qui tape dans mes veines, dans mon ventre et allume mille étoiles dans mes yeux... Pour l'imprudente aventure... »*. Ils sont une vingtaine d'hommes et femmes assis ou appuyés aux coffres de leurs voitures, enfilant des vêtements d'un autre temps et d'une autre ethnie.

— Bonsoir... Que faites-vous ? Je m'appelle Ella...

— Nous sommes les coureurs de bois<sup>4</sup> de Malmifait...

— Ça te dirait de venir avec nous ? me demande la grosse voix d'un homme immense.

— Oui, je veux bien... Que faut-il faire ?

Le géant me prend sous sa coupe et m'entraîne vers sa voiture, me tend une vêtue que j'enfile rapidement sans aucune gêne. Me voilà leur égale, affublée d'une robe en peau frangée et de spartiates qui s'enroulent à mes chevilles. L'homme m'appuie contre lui, adossé à son quatre-quatre, et tresse mes cheveux en deux belles nattes qui descendent de chaque côté de mon visage. Je le remercie. Lorsqu'ils sont tous prêts, le chef donne le départ et ils se lancent dans une course haletante que je tente de suivre avec eux. Comme je peine mon prétendant me secoure et je fais le trek à califourchon sur son dos jusqu'à la clairière où nous nous installons. Mon compagnon d'un soir se nomme Olivier, il m'accompagne dans tous mes gestes et m'explique le principe de leurs virées. Une fois par mois, les vendredi, samedi et dimanche, ils adoptent ainsi la vie de ces coureurs de bois, montent leurs tentes dans la forêt, chassent le gibier qu'ils dépècent et rôtissent au feu fort que d'autres entretiennent durant 3 jours. Leur campement est toujours le même et il est très organisé contrairement à ce que je crois de prime abord. Dans un cabanon fermé à clé, ils entreposent les matériels et les denrées non périssables pour les récupérer à chacun de leur passage.

Il doit être deux heures du matin – j'ai perdu toute notion de temps en quelques heures – un sanglier cuit sur sa broche tournée par deux compères. Les femmes commencent à découper la bête fumante qu'elles servent dans des écuelles végétales tissées de feuilles et de brindilles. La veillée se déroule autour de l'âtre alors que nous finissons de manger avec nos doigts. Le chef entonne alors une chanson en langue amérindienne que la compagnie reprend en chœur. Je ne comprends rien mais je chante aussi, puis c'est debout en dansant en rond que nous finissons autour du foyer. Il est tard et Olivier m'invite à le rejoindre sous la tente que nous partagerons avec un autre couple. C'est dans la douceur d'un amour éphémère que je passerai deux nuits enchantées, tous les mois pendant 3 mois, jusqu'à la question fatale :

— Dis, tu m'aimes ?

— Oui, je t'aime bien...

— C'est tout ?

\*

---

<sup>3</sup> Forêt près de Marseille en Beauvaisis dans l'Oise

<sup>4</sup> Les coureurs de bois étaient des aventuriers commerçant dans la traite des fourrures avec les Amérindiens.

Pour la sixième fois je vais passer derrière le rideau du confessionnal. Je lui ai tout raconté, comme m'y poussait ma petite voix, de mes plus belles rencontres à celles très limites que j'ai quand même acceptées. Je lui ai parlé de ma quasi prostitution, même si je ne me fais jamais payer... Mais il faut bien dire que c'est vrai, je ne suis pas farouche. Mon cœur est malheureux, mais mon corps a ses raisons que je ne peux ignorer. J'ai fait pénitence de tout ce passé, et le problème maintenant, c'est que je dois créer du présent inavouable, pour pouvoir le confesser, car je ne peux plus m'en passer...

— *Enlève donc ton foulard et tes lunettes noires, et tu règleras ton problème une bonne fois pour toutes...* me suggère la petite voix.

— Mais je ne peux pas faire ça, sinon il me reconnaîtra !

Pour la sixième fois, donc, j'attends près de l'isoir, camouflée comme d'habitude, qu'il termine son office. Ça y est, les quelques paroissiens quittent l'église, sauf un qui rejoint le prêtre. Ils avancent tous les deux vers moi, qui suis d'ordinaire apaisée à son approche.

— Bonjour Madame, je vous présente Gaïo Monteiro, il est psychanalyste, je lui ai parlé de vous – sans trahir le secret de la confession bien sûr – et c'est lui qui va prendre ma place. C'est terminé, nous ne pouvons plus continuer comme ça, je sais qui vous êtes... Ella.

\*

Gaïo est bel homme, instruit et intelligent. Je l'ai tout de suite apprécié, et j'ai accepté son analyse. Il m'a ouvert les yeux, m'a expliqué l'importance du partage dans l'amour. J'ai compris. A présent, il sait tout de ma vie passée. Mes confessions intimes lui ont révélé ce que son ami le prêtre lui avait déjà raconté. Le prêtre s'appelle Aimé et nous avons été amoureux, il y a vingt ans, avant qu'il ne décide de se vouer à Dieu. Je ne m'en suis jamais remise, et tout ce que j'ai fait avec les hommes je l'ai fait par dépit, même si ce n'était pas toujours conscient. Quand j'ai réalisé le danger des situations où je me mettais, j'ai voulu retrouver Aimé, certaine qu'il était le seul à pouvoir me sauver. Je l'ai cherché longtemps. Je souhaitais tellement qu'il sache mon malheur, tout en me cachant pour le lui révéler. Beaucoup de contradictions dans mes pensées !

Avec plein d'amour, Gaïo a cicatrisé mes blessures et a allégé ma conscience. Pourtant, avec le temps, je ne suis plus certaine d'avoir voulu ces aventures aventureuses juste par dépit... Non, au fond de moi, je suis presque sûre maintenant de les avoir provoquées simplement pour le *fun* et le frisson qu'elles m'ont procurés...

D'ailleurs, demain, j'ouvre mon agence immobilière et je dois visiter plusieurs biens avant de les afficher dans ma vitrine. Ça fait encore quelques balades automobiles en perspective ! Et qui sait combien de déviations ?

Mais, chut...

Car en attendant, en réponse à ma question :

— Dis, tu m'aimes ?

Gaïo serre ma main dans la sienne, me murmure un « OUI » enflammé, et m'attire près de lui. Je suis si heureuse !

En traversant la rue, nous croisons un vieil homme que je reconnais.

— Bonjour Monsieur, dis-je aimablement à ce vieux grincheux, qui m'a envoyée sur les roses, l'autre jour, lorsque je lui ai proposé mon aide pour vendre sa maison ! Il n'a qu'à dire clairement qu'il n'est pas vendeur, et je le laisserai tranquille !